

Werner Spies

Jacques Faujour, images de « l'entre-deux »

Comment pourrait-on saisir d'un mot l'univers de Jacques Faujour ? Rien de dramatique, de funeste ni d'angoissant qui nous attende dans ses photographies. Le plus tentant serait de parler d'une quiétude qui les préserve de toute agitation, d'un détachement qu'il est impossible de ne pas y entendre. Je dis « entendre », parce que seul peut-être ce prétendu paradoxe sera en mesure d'exprimer l'atmosphère dans laquelle nous plongent les émouvantes images de l'artiste : ne nous faut-il pas, en effet, faire aussi usage de nos oreilles pour pénétrer dans ce monde s'étalant devant nous dans un pianissimo qui recouvre tout ? Il n'y a rien d'insignifiant, tel est le message de cet artiste aussi sensible que modeste. De prime abord, il se pourra qu'une telle somme de prosaïsme nous intimide ou nous effraye, tant nous sommes désormais abrutis par le flux d'informations qui sans répit, jour après jour, nous submerge de nouvelles effroyables, jusqu'à nous faire progressivement perdre la faculté et le plaisir de suivre à la trace les demi-tons et les nuances. Le regard et la leçon de Jacques Faujour nous sont dès lors indispensables.

La photographie humaniste des Henri Cartier-Bresson, Robert Doisneau ou Willy Ronis, qui avait trouvé son content dans la réalité de la ville et de ses banlieues, dans leur existence sans drame, semble connaître une seconde floraison dans les images de Faujour. Son regard sur les gens est empreint d'indulgence et de bonté. Jamais le photographe ne cherche à mettre à nu un visage ou un corps et il y a toujours de l'humour dans sa façon de commenter ce qu'il rencontre. Les moulins à vent qu'il nous montre font penser à la cornette dont la femme de dos au premier plan de l'image ne s'est pas coiffée. Bien des choses évoquent ce qui a disparu : les stériles ballots de paille qui émaillent le champ moissonné rappellent que les meules de Monet, toutes vibrantes de vent et de couleur, appartiennent au passé. Et comment omettre, parmi ses commentaires nostalgiques, les photographies que l'artiste a consacrées aux « fêtes foraines » ? Elles comptent parmi ses images en couleurs les plus épatantes, où s'exprime le regret de la palette d'un temps oublié, des teintes qui nimbent leurs motifs d'une aura de l'arrachement. De même, les portraits des grands artistes que Faujour n'a cessé de fréquenter au cours de sa longue carrière, nous les regardons aujourd'hui avec une mélancolie dont il est impossible de nous défaire. Aucune fierté de propriétaire ne s'affiche dans ces photographies qui entonnent au contraire un requiem du temps perdu ou en train de disparaître, un temps auquel le photographe pense et nous fait penser avec nostalgie. De tels indices foisonnent dans son œuvre, ils génèrent des états d'âme hantés par le sentiment de la perte ou de l'éloignement, et soustraient le spectateur à l'évidence de sa situation pour le baigner dans la mélancolie.

Parmi les décors qu'on aperçoit souvent dans ses photographies, il y a la vue sur la rive, sur l'eau, sur le pêcheur qui a jeté sa ligne, les couples d'amoureux, les gens sur la plage, les cabines, la banlieue, les ponts ou les maisons des faubourgs en voie de disparition, juste avant l'afflux des grandes masses. La manière dont les images se conjuguent dans le catalogue et dans l'exposition est caractéristique du style de l'artiste. Faujour cherche à relier les choses, à faire naître des analogies. On pourrait presque penser qu'il veut réconcilier les contraires, ce qui ne semble pas fait pour s'entendre. Il aimerait en montrer les affinités, comme le souligne son souci prononcé des accords formels. Le photographe construit ses scènes, elles ont vraiment l'air assujetties à des lois mathématico-géométriques que l'on peut déduire de ses prises de vues et qui veillent à ce que l'harmonie et le calme y règnent. Faujour crée des rimes visuelles. Il ne s'en tient pas aux scènes réalistes, sous son regard les motifs se métamorphosent en images mythiques où transparaît le souvenir de l'Antiquité et du musée. Aussi toutes ces images nous dispensent-elles une leçon éminente, nécessaire, gouvernée par des tropismes à peine saisissables. Car Faujour est un poète parmi les photographes. Il réussit à capter les infimes sensations de « l'entre-deux ». À contempler ses photographies, nous nous étourdissons dans le vertige des menus plaisirs et des chagrins légers. Et tout ce qu'il nous montre, il l'a vécu, senti, et il le défend. Ses images sont une fête de ce qui se voit à peine. De là cette authenticité par laquelle il nous met au défi. En règle générale, la dimension personnelle et biographique ne joue aucun rôle dans le rapport que nous entretenons avec une œuvre. Mais lorsqu'on a la chance de connaître Jacques Faujour depuis des décennies, on distingue aussitôt, de son œil intérieur, un peu de ce grand amour que l'artiste voue au monde.

*Traduit de l'allemand par Jean Torrent*